

L'armistice réclamé par les amiraux anglais et français a été accepté simultanément par le roi de Naples et le gouvernement provisoire de Palerme. Plusieurs villes importantes ont fait leur soumission à l'autorité royale. Entre autres Linari, Melazzo, Nolo et Grgenti.

L'insurrection de Livourne paraît être définitivement calmée ; par un ordre du jour daté du 27 septembre, le grand-duc de Toscane a renvoyé chez eux les gardes nationaux qui étaient accourus à Pise pour y défendre son gouvernement. Il ne croit plus avoir besoin de leurs services.

A Berlin, le ministère formé sous la présidence du général de Pfuel s'est présenté à l'Assemblée nationale et y a exposé son programme, en promettant de défendre plus sincèrement, et surtout plus courageusement que ses prédécesseurs ne l'ont fait, les prérogatives nécessaires de la royauté et du pouvoir exécutif. Cette déclaration a produit une sensation très-vive dans la ville. Le parti extrême, déjà irrité par la concentration de troupes opérée depuis quelques jours autour de Berlin, et par la nomination du général Wrangel au commandement de cette armée, s'agit et fait des efforts pour déterminer une nouvelle explosion.

Le 23, les démocrates ont fait afficher une proclamation au peuple, où l'on remarque les passages suivants :

“ La patrie est en danger ! Tu sais quelles masses de troupes sont réunies autour de la ville. Tu connais la dictature dont le général Wrangel a été investi sans motifs ; tu connais son ordre du jour. Aujourd'hui les dés seront jetés ; aujourd'hui le ministère de la réaction armée va affronter l'Assemblée nationale. Elle sera son devoir : elle et toute la Prusse comptent sur toi, peuple ; tu te souviendras des journées de mars. La majorité de l'Assemblée nationale répondra aux communiqués du ministère par un vote de défiance, et n'abandonnera pas le poste que le peuple lui a confié.”

Le matin, à dix heures, on a affiché une adresse des habitants de Breslau à l'Assemblée nationale. C'est une protestation contre l'ordre du jour du général Wrangel, et une invitation faite à l'Assemblée de ne pas se laisser intimider par le langage menaçant du pouvoir militaire.

— A Stuttgart, le 21, la ville était depuis la veille, dans une grande agitation. Des assemblées ont été tenues, la garde nationale a pris les armes, et les soldats en congé sont rappelés.

— A Vienne, l'Assemblée nationale a refusé d'intervenir dans la querelle entre les Hongrois et le pouvoir impérial.

Russie. On écrit de Pétersbourg, 10 septembre :

“ Nous avons eu ces jours-ci une petite insurrection, où on est allé jusqu'à élever des barricades. La recrudescence du choléra en a été la cause. Comme c'était surtout dans les classes inférieures que l'épidémie faisait des victimes, le bruit se répandit dans ces classes que les nobles et les riches, pour faire disparaître les prolétaires, avaient engagé les médecins à donner aux nombreux cholériques de cette partie de la population, des médicaments vénéneux.

“ Les médecins étaient insultés dans les rues, et en général toutes les personnes dont la mise annonçait l'aisance. Mercredi dernier, des rassemblements eurent lieu au Newa-Prospect. La police fit venir la force armée, et les perturbateurs, de leur côté, construisirent trois barricades. Au moment où les troupes allaient attaquer, l'empereur arriva à cheval, de Petershof, accompagné d'un seul aide-de-camp.

“ S. M. ordonna aux troupes de rétrograder un peu. L'empereur mit pied à terre, monta sur la première barricade, et fit signe qu'il voulait haranguer les insurgés. Ceux-ci, en voyant le czar, se mirent à genoux et joignirent les mains, comme s'ils allaient faire une prière. “ Le choléra, mes enfants, dit l'empereur, est un châtiment que Dieu inflige aux hommes et qu'il faut subir avec résignation. Tous les bruits d'empoisonnement sont de purs mensonges inventés par des malveillants et des ennemis du peuple.”

“ Deux d'entre les insurgés commencèrent une réponse au czar. S. M. les interrompit, et dit aux autres insurgés d'arrêter eux-mêmes ces deux récalcitrants ; puis l'empereur ordonna aux militaires de retourner dans leurs casernes, et il se retira.

“ Les insurgés arrêtèrent sur-le-champ et livrèrent à la police leurs deux camarades ; ils démolirent les barricades, et se séparèrent paisiblement. Ainsi a fini cette rébellion, qui n'a laissé aucune trace.”

Rome. Des rumeurs alarmantes s'étaient répandues à Rome dans les premiers jours de septembre. On parlait d'un nouveau mouvement révolutionnaire et de la proclamation d'une république. Ce complot devait éclater le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge. C'était choisir pour l'exécution de l'attentat, précisément le jour qui rappelle aux Romains le plus glorieux et le plus touchant triomphe que l'amour et l'enthousiasme d'un peuple aient jamais décerné à un souverain.

Le 8 septembre 1846 fut le plus beau jour de la vie de Pie IX. La population lui a prouvé qu'elle n'en avait pas perdu le souvenir. Au lieu d'un mouvement insurrectionnel, c'est une nouvelle manifestation de dévouement et d'amour qui a marqué la journée. Pie IX, selon l'usage établi par Sixte V, s'est rendu, comme nous l'avons dit hier, à l'église de Sainte-Marie-del-Popol, pour y assister à la messe. Les rues étaient remplies d'une immense foule qui a retrouvé, à la vue de l'auguste Pontife et après tant de douleurs souffrées depuis deux ans, les transports d'amour et les cris

d'enthousiasme du 9 septembre 1846. Les fenêtres et les balcons étaient ornés de riches tentures. Plusieurs bataillons de la garde civile formaient la haie dans le Corso et sur la place du peuple ; ils ont mêlé leurs vivats aux acclamations de la foule. Le Saint-Père est rentré au Quirinal, rempli de consolation de ces nouveaux témoignages de dévouement de son fidèle et bien-aimé peuple de Rome.

Chronique Politique.

.. Depuis l'avènement de la république, la commune de Lailly, une des plus considérables du canton de Beaugency (Loiret), a fait subir, à l'auteur du *Juif-errant*, au collaborateur de Sobrier dans le défunt journal *la Commune*, plusieurs échecs. N'ayant pu réussir dans la poursuite d'un siège à l'Assemblée nationale, M. Eugène Sue, qui habite le romantique Chalet des Bordes, près Lailly, n'a pu empêcher l'écharpe de maire, ni le sabre de capitaine des pompiers, ni obtenir au moins une place au conseil municipal. MM. de Lorge (duc et marquis) lui ont ravi les deux premières, un honnête laboureur l'a frustré de la dernière. Il se réigne actuellement aux fonctions d'apôtre du communisme phalanstérien sur ces paisibles rives de la Loire très-réatives à l'endroit de ses doctrines.

.. Une patrouille surprit au milieu de la nuit un grand gaillard qui faisait de la gymnastique aux fenêtres d'un appartement de la rue du Faubourg St. Honoré. — Hé ! dit le caporal, en le faisant saisir, que faites-vous-là, à cette heure ? — Moi, répondit le drôle qui lit les journaux, j'allais donner une leçon de socialisme nocturne ! et comme un troussau de fausses clefs s'échappait de sa poche, un des gardes nationaux s'écria : — Voilà son diplôme de professeur.

(Cors.)

.. Un brave pipelet — et le nombré en est incalculable, appréciait ainsi l'élection des trois représentants : “ Il y a pourtant des gens qui critiquent ces élections ! moi je dis que les trois candidats sont bien nommés ! c'est des remèdes pour l'hiver. La redingote grise de l'un tiendra le peuple chaud ; l'argent du financier nous souvera de la misère, et les cigarettes camphrées du troisième nous préserveront du choléra !...”

DERNIERES NOUVELLES.

Paris 28 Sept.

On signe en ce moment dans les faubourgs une pétition pour demander à l'Assemblée nationale la mise en liberté de M. Raspail. Cinquante mille signatures sont déjà recueillies, dit-on. Cette pétition doit être portée à l'Assemblée en grande pompe, mais sans cris séditieux ni chants. Le vote d'hier a décidé les menaces à avancer de quelques jours la démonstration. Toutes les troupes sont consignées dans leurs quartiers. Des bataillons en permanence sur la place du Coursuel bivouaquent.